

d'ouvrir un cours à Douai et six semaines plus tard, il partait pour l'Allemagne. »

Ajoutons que, dans les villes même, où il résidait, on ne lui connaissait ni hôtellerie ni mansarde. On correspondait avec lui *poste restante*, ou par la voie des petites affiches. Pour les communications pressantes que vous aviez à lui faire, il fallait y renoncer ou bien attendre que le hasard vous l'offrit au détour d'une rue, ou blotti dans un cabinet de lecture. D'un hiver vous ne l'aviez vu, au théâtre vous vous sentiez légèrement coudoyer, vous vous retourniez, c'était notre De Loy, qui venait de faire cent lieues. De bon matin on vous éveillait en sursaut ; il arrivait, ou partait. Il vous avait bien dit : *je pars*, et le soir vous le rencontriez : *j'arrive*, et d'un mois vous ne saviez plus ce qu'il était devenu. Seulement de Marseille on vous écrivait : Il m'a semblé voir De Loy. Huit jours après, de Paris : De Loy est ici ; mais où le prendre ? De Dijon : je quitte De Loy qui nous a lu de beaux vers ; je l'embarque. Une lettre arrivait de Saint-Claude pour lui être remise ; et cette lettre, vous couriez risque de la garder longtemps dans la poche. Il nous faudrait, ici, l'aile d'un papillon pour tracer tout ce que cette existence avait alors de sautillant, d'irrégulier, de volage.

Ses ressources accrues ou ses ressources épuisées ne nous serviront par d'indice sur son itinéraire, sur l'emploi de son temps. Il s'en alla comme il était venu, et revint comme il était parti : un bâton cueilli dans une haie au départ, et des souliers percés au retour.

Arbois, Beaume-les-Dames, Gibbeaux, Rochers-de-Séviégné d'où il date quelques-unes de ses pièces composées à cette époque abritèrent probablement le poète, et furent pour lui de délicieuses demeures ; mais incapables de le fixer. Ses demi-mots, quelques-unes de ses rares confidences, quand nous le revîmes, nous apprirent qu'il avait passé une partie de ce temps en Portugal exposé à